Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 46

Artikel: Enseignement primaire
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225504

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

de taverne au sous-sol, mais deux salles, l'une à l'est et l'autre à l'ouest. A la place de l'horloge, on construisit des chambres dont nous voyons les trois fenêtres au midi. L'immeuble y perdit quant à l'esthétique. Plus de flèche s'élevant vers le ciel, plus de tintement argentin, mais en revanche de la place pour quelques Anglais de plus.

(A suivre.) *L. Mogeon.*

Enseignement primaire. — Margot revient de sa première journée à l'école.

— Eh ! bien, ma petite, lui demande sa mère, qu'as-tu appris à l'école aujourd'hui ?

— Oh ! pas grand'chose, de lui répondre Margot, il va falloir que j'y retourne...

Intégrité. — Le petit Jean-Paul court, dans le jardinet de la villa, après le beau jeune homme qui vient d'embrasser sa sœur sous la tonnelle.

— Je vous ai vus, dit-il simplement.

— Chut, tais-toi, fait le visiteur. Tiens, voilà deux francs.

Mais l'enfant fouille dans sa poche et en tire, après trois bille, une toupie et de la ficelle, un franc.

— Tenez, dit-il, voilà votre monnaie. Je n'ai pris qu'un franc aux trois autres.

A MALIN, MALIN ET DEMI

TROIS braves citoyens du Gros-de-Vaud s'étaient entendus pour s'accorder une dizaine de jours de vacances, une fois les gros travaux terminés, pour visiter ce Paris dont rêvent tous ceux qui n'ont pas encore eu l'occasion de s'y rendre. Le projet fut tenu secret jusqu'à la dernière heure, afin d'éviter que leurs épouses ne leur demandent d'être de la partie.

— Pour avoir du plaisir, il nous faut faire ça en garçons, avait dit Sami, l'aubergiste.

Les deux autres se déclarèrent d'accord, tout contents qu'ils étaient d'être débarassés de leurs femmes, un peu « piornes », pour dire la vérité.

La veille du départ, le trio s'était réuni chez Sami pour discuter des derniers préparatifs. Aller à Paris, c'est pas comme quand on va à la foire d'Echallens, n'est-ce pas ? Les passeports étaient en règle et chacun s'était arrangé pour avoir le portefeuille muni du nécessaire, même un peu plus. Les épouses avaient, bien à contre-cœur, préparé les valises, dans le secret espoir que leurs seigneurs et maîtres leur rapporteraient un petit souvenir de cette ville de plaisirs et de perditions. Bref, nos trois gaillards étaient « fin prêts » pour le grand voyage.

Sami, hommme pratique, fit encore quelques recommandations indispensables à ses deux compagnons :

— Premièrement, n'oubliez pas de prendre chacun une topette de kirsch. Quand on est hors de chez soi, avec cette cuisine parisienne, on peut avoir de ces malaises qui sont rudement embêtants, suivant où on se trouve. Alors, vite un petit verre et ça passe. A la douane, suivons les conseils de Favey et Grognuz : on leur dit que c'est de l'eau de cerises. Les gabelous qui n'y connaissent rien, croient que c'est de l'eau, et comme l'eau ne paie pas, ni vu ni connu, c'est réglé. Bien entendu, chacun apporte sa bouteille de vin et du saucisson, pour ne pas tomber en douves, en cours de route. Le train, ça creuse, vous verrez.

Le voyage se passa sans incident notable. Les victuailles et surtout le « clair » avaient aidé à faire passer le temps. Arrivés à destination, nos trois voyageurs prirent possession de leur logement, retenu d'avance, firent un brin de toilette et allaient sortir pour souper. D'un commun accord, Sami devait fonctionner comme guide et caissier principal. Chacun lui avait versé une avance, quitte à lui de régler partout les dépenses de la communauté. Au moment de sortir de l'hôtel, Sami leur fit une dernière recommandation :

— Vous savez, Paris, c'est plein de traquenards de toutes sortes et de mauvais gueux. Ça fait que... si j'ai un conseil à vous donner, mettez votre « alliance » dans la poche de gilet. C'est plus sûr et puis... personne n'a besoin de savoir qu'on est marié, pas vrai ? C'est déjà bien assez de l'être quand on est à la maison.

Après avoir déambulé pendant une bonne demi-heure le long des grands boulevards, Auguste, beau-frère de Sami, dit d'un ton où perçait la mauvaise humeur :

— Dis-voir, Sami ! Je commence à sentir l'estomac dans les talons, depuis le temps qu'on se «royaume» par là. Je ne fais pas un pas de plus. Si d'ici cinq minutes, tu ne nous fournis pas à manger, on te révoque comme caissier. Tu nous rembourses nos petits sous et on va chacun pour son compte.

Devant cette menace catégorique, Sami se décida enfin pour un restaurant qui lui paraissait convenable et où presque toutes les tables étaient occupées. Il finit par en dénicher une et l'on prit place. Or, dès son entrée, le trio vaudois avait été repéré par le garçon qui desservait le secteur.

« Voilà des provinciaux dont il y aura moyen de tirer quelque chose ! Allons-y doucement, se dit-il, en s'avançant ».

— Ces messieurs désirent dîner, je suppose ?

— Pas précisément, fit François, le municipal, qui n'avait pas ouvert la bouche, jusque-là. On a pris la moindre des choses dans le train. Alors, vous comprenez, on voudrait plutôt souper.

Le garçon riait en dedans, mais, avec le plus grand sérieux, répliqua :

— C'est comme ces messieurs désirent. Voici la carte pour le souper. Veuillez composer vous-mêmes le menu, chacun selon ses goûts. Je suis à vos ordres.

Quoique passablement embarassés, mais ne voulant pas en avoir l'air, entre les trois, ils finirent par combiner un menu plutôt méli-mélo, mais en tout cas copieux, auquel ils firent largement honneur.

Au début du repas, le garçon, muni de la carte, les interrogea :

— Et comme vin, que puis-je servir à ces messieurs ? Peut-être un Sauterne, cuvée réservée, pour le poisson, puis un Pommard soigné, puis un Chambertin authentique, pour finir ?

Devant cette énumération plutôt tentante, Sami sentit une poussée de malice lui monter au cerveau.

— Une minute, garçon ! On va en discuter.

— Et, se penchant vers ses compagnons, il leur glissa à voix basse :

— Ecoutez-voir ! Je veux faire « marcher » ce garçon. Ne dites rien et surtout, restez sérieux. Vous rirez après.

De son air le plus solennel, il appela le garçon :

— Dites voir, mon ami ! Pour ces vins « d'essetrâ », on verra après. Pour commencer, donnez-nous voir une bouteille de « Gollion » sur lies !

Or, le garçon ne broncha pas. Avec un sourire des plus avenants, il s'inclina.

— Très bien, messieurs ! A votre service !

Sami, qui avait escompté d'avance l'air ahuri du garçon, restait bouche bée, en constatant que sa demande saugrenue n'avait produit aucun effet. Et voilà qu'après trois minutes, le garçon revint, avec un air profondément désolé :

— Je regrette infiniment, messieurs. Malheureusement, on vient de servir la dernière bouteille de « Gollion ». Mais il reste de l'«Aclens», tout aussi bon.

Sami, tout d'abord estomaqué par la réponse inattendue du garçon, partit d'un bon éclat de rire et ses deux compagnons, ayant saisi la malicieuse réplique si bien servie à Sami, en firent autant, de bon cœur.

Le repas se termina dans une gaîté qui alla crescendo, grâce surtout aux flacons poudreux qui aidèrent à arroser l'excellent menu. Ce «souper» qui, à Paris, était un dîner, fut même le meilleur souvenir que nos trois Vaudois gardèrent de leur séjour dans la capitale de la France.

Le malicieux garçon du restaurant parisien était — on l'a deviné — un bon Vaudois, originaire de Cossonay. S'étant aperçu que ses compatriotes avaient essayé de se payer sa tête en demandant du « Gollion », il avait pris gentiment et surtout spirituellement sa revanche. Il avait du reste des raisons de ne pas leur en vouloir, car ce joyeux trio se montra fort généreux envers celui qui avait si bien « bouché un coin » à Sami et qui, par sa riposte inattendue, leur avait fait passer un moment de franche gaîté.

F. Woelfli.

LES FAGOTS

UN petit matin sale et glacé engourdissait les choses et les gens. Le garçon laitier, mal éveillé, manipulait gauchement les « boilles » lourdes et sonores... le raquement bref d'un store de magasin annonçait que la tragi-comédie quotidienne continuait par la représentation d'un acte, nouveau dans les détails, mais le même, désespérément, dans son fond.

Comme il le faisait chaque jour, à pareille heure, M. Martin referma précautionneusement la porte de son appartement pour ne pas réveiller sa femme. Arrivé sur le trottoir, saisi par le petit vent mordant, il releva le col de son manteau, alluma un cigare et pressa le pas.

C'était jour de marché. C'est pourquoi M. Martin ne suivit pas son trajet habituel qui le menait directement à son bureau. Il fit un crochet par la Solitude, s'engagea sous le Tunnel et débouche sur la place.

Les paysans, levés tôt, rangeaient leurs chars, formaient une double haie et attendaient les clients. A quelques pas, les chevaux chaudement couverts, fouillaient des naseaux, le fond du sac à avoine en s'aidant du sabot. Les paysans, mains dans les poches, claquaient des talons, parlaient par petits groupes, et par instant leurs blouses bleues se gonflaient sur leurs dos...

M. Martin s'approcha. On le connaissait bien, sur la place du Tunnel, parce qu'il était resté fidèle à ses vieilles amitiés. Avant de venir à la ville, il avait passé toute son enfance et son adolescence à Froideville ; et il en gardait un si chaud souvenir qu'il ne pouvait s'empêcher de maintenir le contact avec ceux qui venaient de là-haut. Il aimait s'entendre raconter les derniers potins du village, il s'intéressait à la qualité des récoltes, commentait avec sérieux les promesses des moissons futures. Et plus d'un de ces campagnards lui demandait son avis sur des soins à donner au bétail ou sur les décisions prochaines du Grand Conseil.

On l'accueillit la main tendue :

— Salut, Henri, comment vas-tu ?

— Ça va, ça va, tout doucement...

— Et ces rhumatismes, ça te « brigande » toujours ?

— Ma foi, que veux-tu, on se fait vieux...

Et, avisant les chars de fagots :

— Et les affaires, ça va toujours ?

— Oh ! bien, tout calmement. On verra ce que ça donnera !

M. Martin s'enquit du prix :

— Combien les fais-tu ?

— Oh ! je les laisse à quarante, et puis du bon bois, tu n'as qu'à voir. C'est juste si on en retire sa peine ! Et puis, je devrai encore les baisser, ces gens de la ville n'ont aucune idée du mal que ça donne, du temps qu'il faut y mettre...

— Ah ! je te comprends, Louis... Mais ne les baisse pas, tu y perdrais vraiment trop...

M. Martin sembla réfléchir, enfin il dit :

— Ecoute, mon vieux, si tu ne les vends pas à quarante, amène-les moi, je saurai toujours qu'en faire !

Et M. Martin passa à un autre char, où un semblable dialogue se répéta et M. Martin serra plusieurs mains sur ces mots :

— Ne les baisse pas ! Tu aurais tort. Si tu ne trouves pas amateur, porte-les chez moi ! Ce serait tout de même dommage de remonter de la marchandise comme ça.

Puis M. Martin s'en fut à son bureau... et ne pensa plus ni à ses amis ni à leurs fagots. Les heures se traînèrent lentement dans le brouillard. Enfin ce fut midi. M. Martin suspendit sa blouse derrière la porte de son bureau, salua son collègue, déclina l'offre qu'il lui faisait d'aller prendre l'apéritif. M. Martin était bon époux et il tenait beaucoup à sa réputation. Le dîner servi à midi et quart ne devait pas attendre, et